

Petites Histoires de la rue Saint-Nicolas

LINE AMSELEM

*Petites Histoires
de la rue Saint-Nicolas*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2006

LE PLAN

Le jour où la maîtresse nous a demandé de dessiner et d'expliquer le plan de notre maison, j'ai été drôlement ennuyée parce que je n'ai pas beaucoup d'imagination. Alors, j'ai commencé par mesurer les murs avec le mètre que Maman utilise pour la couture. A partir de ce que j'ai trouvé, j'ai arrondi et je me suis débrouillée pour faire une maison normale. J'ai juste rajouté ce qu'il fallait et j'ai coupé la cuisine en deux. C'était assez bien. Pour le commentaire, je ne suis pas entrée dans les détails. Comme je ne remplissais pas la page, j'ai rajouté que dans notre immeuble, dès qu'on ouvre la porte, on est content de rentrer chez soi : "en hiver, on a un peu plus chaud que dehors et en été, un peu plus frais". Ça m'a fait deux lignes et en plus, ça, c'est vrai. J'ai pensé encore à plein de choses mais c'est des histoires qu'on ne peut pas dire à l'école et qu'il vaut mieux ne raconter à personne, d'ailleurs.

MADAME COHEN

Madame Cohen est toujours très chargée, elle marche comme un canard vers la maison, un cabas dans chaque main. Elle est petite, alors les sacs traînent par terre l'un après l'autre. Maman nous dit qu'il faut l'aider et madame Cohen ne refuse jamais. Elle nous bénit en arabe et en français et, comme elle parle du nez, elle a encore plus l'air d'un canard. Avec elle, on a l'impression de faire facilement une "misbah", et c'est bien parce qu'une "misbah", c'est une bonne

action qu'il faut faire quand on n'est pas obligés, et ça fait plaisir au Bon Dieu et à Maman. On aime bien aider madame Cohen parce qu'elle habite au premier étage et qu'on la rencontre presque tous les jours à deux pas de la maison, au coin de la rue de Charenton. On lui prend ses sacs, on monte en vitesse, on les laisse devant chez elle et, quand on redescend en courant, on la croise encore une fois à l'entrée de l'immeuble. Elle soupire en remontant le nez : "Merci, ma fille. Ça va ton père, ça va ta mère ?".

Ce qui est très bizarre c'est qu'elle revient toujours toute seule avec ses grosses courses alors qu'elle a de grands enfants. Même son mari, qui est vieux comme elle, a l'air d'être beaucoup moins fatigué. Une fois que ses enfants se sont mariés et sont partis de la maison, on a pensé qu'elle serait soulagée mais elle continuait à rapporter d'aussi gros cabas. Alors là, ça devenait mystérieux. On en parlait à la maison mais on ne demandait rien parce qu'il ne faut pas poser de questions sur ce qui ne nous regarde pas.

On a fini par savoir quand même, un jour où madame Tchividjian en a parlé avec Maman. Voilà : le fils de madame Cohen a ouvert un restaurant à Belleville, là où ils ont déménagé. Alors tous les matins, pour l'aider, madame Cohen va au marché, à Aligre où on trouve de tout pour moins cher qu'ailleurs. En plus, comme ça, elle peut lui préparer de la salade cuite pour les clients parce que personne ne sait préparer la salade cuite comme elle, c'est son fils qui l'a dit.

LE PLASTIQUE

Dès que l'hiver approche, Papa commence à parler du plastique. Il annonce à Maman qu'il faudra le mettre dimanche prochain. Il devra rapporter ce qu'il faut du magasin.

Nous, on ne dit rien mais on n'aime pas ça. On espère que Papa attendra encore un peu ou qu'il oubliera les pointes pour le fixer. Mais un beau jour, avant qu'il se mette à faire vraiment froid, Papa se décide : il demande à Maman le plastique qu'on met sur les belles nappes quand on a des invités. On a des tas de nappes avec des fleurs, des points et des trous que Maman a brodés pour son trousseau. Quand on sera grandes, elle nous en donnera pour chez nous et elle nous apprendra aussi à écrire les initiales de notre mari sur les draps et sur les serviettes.

Maman sort le plastique du buffet, elle l'étale sur la table et les parents le découpent aux dimensions des deux fenêtres à recouvrir. Ce qui est bien c'est que ça nous oblige à changer de plastique pour la table tous les ans. Pendant que Papa monte sur l'escabeau, Maman reste en bas, un paquet de petits clous à la main, elle regarde Papa, prête à les donner. Papa déroule une bande de cuir clair qu'il a préparée et il commence à fixer le plastique sur l'encadrement de la fenêtre, c'est facile pour lui, il a l'habitude de planter des clous. Le seul ennui c'est que le bois est fragile et que parfois, ça ne tient pas très bien, il faut y aller tout doucement. Le moment où on a vraiment peur c'est au début, quand Papa ferme la fenêtre avant de commencer à mettre le plastique. Pour essayer de diminuer le trou qui reste

toujours entre les battants de la fenêtre et le mur, Papa appuie d'un coup sec en bas, alors tous les carreaux tremblouillent très fort et, même s'il rajoute souvent du mastic, on a l'impression que tout va tomber.

Une fois que le plastique est mis sur la fenêtre de la salle à manger et de la chambre à coucher, Papa vérifie que le froid ne passe plus, il caresse le plastique pour voir s'il est bien mis partout et il redescend. Maman range le marteau et elle lui tend les petites pointes qui restent.

Ensuite, pendant des mois, on ne peut plus ouvrir la fenêtre ni regarder dehors. Le Shabbat, quand Maman prépare beaucoup de choses à manger et que tout le monde a pris sa douche, on n'arrive même plus à faire des dessins sur la buée des vitres dans la salle à manger. On a essayé sur le plastique, mais ça ne marche pas, je me demande bien pourquoi. Malgré tout, le plus délicat c'est encore d'expliquer aux gens qui viennent chez nous pourquoi on met ça. Heureusement, presque personne ne vient parce qu'on n'a pas une maison "en conditions".

Au printemps, c'est Papa qui décide quand on doit retirer le plastique. Maman pourrait le faire aussi, c'est plus facile que de le poser. D'ailleurs il y a des pointes qui tombent toutes seules sur le lino, (des fois, on les aide un peu). Pourtant, Maman laisse toujours à Papa le soin de le déclouer. Il retarde le moment de le faire parce qu'en cette saison, le temps est changeant. La dernière limite c'est Pessah. On retire le plastique en nettoyant toute la maison. La première fois qu'on rouvre la fenêtre de la salle à manger, on sent l'air du dehors. Ça sent bon et c'est tout frisquet, parce que chez nous, il ne fait jamais froid.

LE SEAU

Quand on ne le remue pas, le seau ne sent rien. Chez nous, on n'a pas de toilettes, personne dans l'immeuble n'en a, d'ailleurs. Pour ceux qui habitent le troisième ou le cinquième étage, les water sont sur le palier, mais nous, on est au deuxième, alors, on se débrouille. Dans notre salle de bains on a un lavabo, un bac de douche et un bidet. Le pipi n'est pas un problème et pour le reste, on pose un pot de chambre dans le bidet et on a l'impression d'être assis sur des cabinets. Maman a mis un seau sous le lavabo dans lequel on peut tout verser. Il suffit ensuite de fermer le couvercle du seau, de laver le pot et le tour est joué. Petit à petit, le niveau monte, ça fait plaisir de voir où on en est quand on vient d'en rajouter. Souvent, Maman arrose la surface d'un trait d'eau de javel, ça fait une mousse blanche qui décolore le plastique. Quand le seau est assez rempli, mais pas trop, Maman le vide dans les wc à la turque du troisième étage. Je l'ai déjà monté quelquefois moi aussi, c'est lourd, il faut faire très attention pour que personne ne nous voie et surtout pour ne pas trébucher.

Madame Tchividjian aime bien critiquer madame Cohen qui monte ses seaux du premier étage et madame Benameur qui les descend du quatrième. Elle en parle à Maman et elle lui demande son avis en insistant bien pour que Maman réponde, comme si elle ne savait pas que nous aussi, on a un seau.

LES MAINS

Chez nous, on dit que quand on parle des mains, c'est parce que quelqu'un est en train de parler de nous "El que diga bien que bien tenga" (Celui qui dit du bien, qu'il ait du bien). Quelquefois, on compare nos mains : Papa a des mains courtes et fortes, Jimmy a des mains normales, Esther a des doigts très longs, comme des crochets, elle a aussi des jambes de sauterelle. Et moi, là où les autres ont des bosses sur les mains, j'ai des trous parce que mes mains sont dodues comme celles des bébés. Esther aime bien les regarder, elle me dit "montre-moi les trous", je lui tends le dos de ma main, bien à plat, elle contrôle que les trous sont toujours là et elle est contente. Celle qui a les mains les plus grandes, c'est Maman. Elles sont grandes et larges. Elle dit que ses mains étaient très fines avant et qu'elles se sont élargies à force de laver du linge.

Tous les lundis, Maman fait la lessive dans la salle de bains, elle met la grande bassine bleue sur une chaise et une planche en bois spéciale dedans. C'est une planche que Papa a fabriquée, elle a des rayures pour mieux frotter et une barre en haut pour poser le bloc de savon de Marseille. On range la bassine et la planche derrière la porte de la cuisine, à côté de la grande armoire que tonton Arón nous a donnée. Dans la salle de bains, pendant que Maman lave, ça sent le savon et il fait vraiment très chaud et humide, alors on ne peut pas lui tenir compagnie longtemps. De toute façon, il ne reste plus de place pour nous et ça vaut mieux parce que, le lundi, Maman s'énerve vite. Par la porte entrouverte, on la voit qui se plie en deux sur la bassine. A la fin, elle a les mains

toutes rouges et molles, elle soupire fort en se tenant le dos : "¡ Ay Mammá !" On lui promet que quand on sera grands, on lui achètera une grande maison avec une machine à laver. Maman nous embrasse et nous dit merci, mais dans le fond, on voit bien qu'elle ne nous croit pas et on sait, nous aussi, que ça ne sera pas facile.

LE COQ AU VIN

Notre deuil a duré un an pour Mamá Esther. D'abord, Papa a disparu de la maison pendant quelques jours. Quand il est revenu, il avait un peu de barbe et il portait un chapeau. Il était tout bizarre et il n'a répondu à nos questions qu'en nous passant la main sur la tête. Ensuite, et pour toute l'année, on n'avait plus le droit de chanter ni de rire. Maman ne s'est plus maquillée, elle a cousu un galon noir sur le col de son manteau et elle a serré ses cheveux dans un bandeau large (on lui a demandé de l'enlever pour faire sa carte d'identité). Bien sûr, on ne regardait plus la télé non plus.

Mais voilà, c'est justement l'année où Mamá Esther est montée au Ciel qu'une nouvelle émission a commencé, c'était *l'Île aux enfants*. Les autres en parlaient à l'école et moi je ne l'avais jamais vue. Ma copine Magali Legal m'a proposé de la regarder avec elle un soir. J'ai hésité à demander la permission à cause de Mamá Esther. Pourtant, quand j'ai osé en parler, je n'ai pas eu à insister, on m'a donné le droit d'y aller, à condition de rentrer juste après. Chez Magali, ils ont deux pièces : une chambre et la cuisine. Magali a deux frères beaucoup plus grands qu'elle et elle est déjà tata.

Ses neveux sont en Normandie et son deuxième frère habite aussi la moitié du temps à la campagne. Dans la chambre, je n'ai pas réussi à comprendre où étaient les lits pour quatre personnes.

Dans la cuisine, la télé est au-dessus du frigidaire, il y a aussi une table, un gros bahut plein de vaisselle et une baignoire. J'ai demandé à Magali comment elle fait pour se laver devant tout le monde. Elle m'a dit qu'elle met un maillot de bain. Sa maman a découpé un poulet qui était sur la table (nous, on le mange toujours rôti), ensuite, elle a ouvert le frigidaire pour prendre des légumes, et puis, elle a débouché une bouteille de vin (chez nous, c'est toujours Papa qui ouvre le vin du Kiddouch, le vendredi soir). Alors, la maman de Magali a versé la bouteille entière dans sa cocotte. J'ai vu des rondelles de carottes et des morceaux de viande blême flotter dans le vin qui avait l'air tout noir.

Je n'ai pas tellement aimé *l'Île aux enfants*, Casimir a l'air bête et les monstres de la rue Sésame ont des gros yeux moches. Par contre, Magali le regarde tous les soirs. Il faut dire qu'à plus de sept ans, elle croit encore au Père Noël et elle suce encore son pouce, tellement souvent qu'elle a sur le doigt une grosse boule de peau dure et quadrillée.

MONSIEUR TCHIVIDJIAN

Quand monsieur Tchividjian est mort, j'ai voulu me souvenir de lui et j'ai réalisé qu'on ne le voyait pas souvent. Je me rappelle surtout un jour où on l'avait rencontré sur l'avenue Ledru-Rollin, il revenait d'un mariage et il nous

avait donné des nougats verts et roses pris en sandwich entre deux morceaux de gaufrette. Je revois bien sa figure ce jour-là, il avait un peu la tête de Francis Blanche et moi, j'étais assise sur un banc avec Papa, on devait attendre les autres. Monsieur Tchividjian s'appelait Georges. Il était coiffeur mais, d'après madame Tchividjian, il ne voulait pas travailler. Quand il est mort, elle nous a donné deux de ses tondeuses professionnelles. On les a rangées en bas, avec les outils, dans le placard encastéré que Papa a fabriqué dans la cuisine.

Depuis que monsieur Tchividjian n'est plus là, madame Tchitchi ne veut pas rester seule chez elle. Il paraît que c'est normal "les premiers temps". Alors, à tour de rôle, on monte lui tenir compagnie. Elle dit : "Je vous aime pareil tous les trois, mais je préfère Jimmy." Elle demande à Jimmy : "Tu viens dormir avec moi, mon Pacha ?" Quand on raconte ça à Papa, il répète la phrase en imitant l'accent arménien, comme pour nous embêter. Nous, on aime bien y aller parce qu'on regarde la télé, bordés jusqu'au cou dans son canapé-lit. Elle nous prépare du tilleul "Tu veux du 'tillôl' ?" Ça n'a pas beaucoup de goût comparé à la tisane qu'on fait chez nous avec des feuilles de menthe et de l'eau de fleurs d'oranger, mais le tilleul c'est bon quand même, en plus, elle nous le sert dans un bol, alors qu'à la maison, on boit le thé dans des verres.

Quand on redescend, le lendemain, Papa se moque de nous, il nous demande si la vieille pète au lit. Il rigole bien, alors on n'ose pas dire qu'on n'est pas si mal dans sa maison qui est si propre et si tranquille, seul enfant, pour une fois, et tant pis si elle pète un peu ou si elle rote un coup.

LE PAPIER PEINT

Chaque année, pour Pessah (la Pâque juive), on nettoie tout dans la maison pour qu'il ne reste pas une seule miette de pain. On refait les peintures. Papa prend le rouleau, Maman un pinceau pour les endroits délicats et Esther a même le droit de peindre les tuyauteries dans la salle de bains. Maman nous raconte qu'au Maroc les gens blanchissaient aussi l'extérieur des maisons à la chaux et que "tout était blanc comme le lait". Certains avaient même une deuxième maison où ils n'allaient que pendant la semaine de fête. Ceux-là c'étaient les riches, comme Tita Rahma.

Pendant que Maman explique, elle a un petit sourire et ses yeux brillent, alors on se rend bien compte que chez nous, on n'en fait pas assez. Par exemple, on ne change le papier peint que lorsqu'il est bien abîmé et, comme il doit durer plusieurs années, on a du mal à en choisir un nouveau. (La fois où Papa a rapporté du papier avec des médaillons bleus, Maman a été fâchée pendant très longtemps.)

Quand Papa a acheté ce qu'il faut, le dimanche suivant, on s'occupe du papier peint. On débarrasse tout dans la salle à manger, sauf la table qui reste au milieu, bien protégée pour qu'on puisse coller les panneaux dessus. Maman monte sur l'échelle et tient le papier pendant que Papa vérifie longtemps que les dessins s'accordent bien avant d'appliquer. Les parents sont contents, le travail est joyeux, ça avance plus vite que la peinture puisqu'on n'a pas besoin de lessiver et qu'on n'enlève pas le vieux papier.

Avec le temps et les couches de papier qui s'accumulent, la salle à manger est un peu capitonnée par une

sorte de carton épais qui sonne creux. Tout le monde est gai quand on change le papier peint mais ça serre aussi le cœur. Je sens qu'à chaque couche rajoutée, il nous reste un peu moins d'espace pour vivre. Je me mets à rêver au jour où on enlèvera ce molleton et je me demande ce qu'on pourra bien faire de toute la place qu'on aura en plus.

LE JEU BÉLOLA

Avant, quand les parents n'étaient pas là, on jouait au jeu Bélola : il fallait sauter à pieds joints dans le petit canapé où je dormais, à partir des accoudoirs, en criant "Un, deux, trois, jeu Bélola !" C'était rigolo parce qu'une bélola c'est une petite crotte dure qu'on fait quand on a mal au ventre. Esther et Jimmy grimpaient aussi au-dessus de l'armoire des parents. Ils l'escaladaient en mettant les pieds sur les clés des portes pour se jeter de là-haut sur le canapé. Quand c'était mon tour, je n'allais que sur les accoudoirs, j'avais le droit parce que je suis la plus petite et que j'avais trop peur.

J'ai dormi dans le canapé vert jusqu'à l'âge de six ans, à peu près, ensuite, j'ai quitté la chambre des parents. Ils m'ont dit d'aller dans les lits superposés, à la place de Jimmy et ils ont mis le canapé dans la salle à manger pour lui. Esther est restée à sa place, dans la "entradita" ; elle a continué à dormir dans le lit du haut et on m'a donné le lit du bas. Dans les lits superposés, on fait d'autres jeux : de temps en temps, par exemple, Esther me demande de lui faire la "grossesse". Allongée en bas, je dois appuyer mes deux pieds sur son lit pour la faire remonter. C'est

rigolo pour celui qui est en haut. Des fois, quand elle invite des copines, Esther leur propose aussi de sauter sur son lit. Celles qui ne réfléchissent pas y vont de bon cœur et se cognent la tête au plafond. Après, ça pique fort dans la nuque. Bien sûr, on ne peut jouer à ça qu'une seule fois avec la même personne. Ce que j'aime le plus c'est quand Esther soulève le matelas le soir pour bavarder avec moi, comme je l'entendais le faire avant avec Jimmy. Je vois sa figure derrière le grillage du sommier qui fait des vagues bleues en fer. Quelquefois, elle veut bien passer une main entre son lit et le mur et je peux la toucher.

Je n'oublie jamais que moi, je n'ai pas inventé ces jeux et que si Esther veut bien jouer avec moi, c'est parce que Jimmy n'est plus dans son lit d'avant. Mais je ne l'ai pas fait exprès.

GRANDI

Madame Tchividjian a toujours été vieille, même sur sa photo de fiançailles dessinée sur une assiette où elle a l'air de sortir d'un nuage et monsieur Tchividjian aussi. La mère de madame Tchividjian est encore plus vieille qu'elle mais elle n'a pas cent ans parce que le jour où la tante de Tchitchi a eu cent ans, la mairie lui a offert un collier de perles et la grand-mère n'en a pas pour l'instant. Elle vient rarement de Chatou, c'est plutôt Tchitchi qui va s'occuper d'elle pour un ou deux jours, elle ne reste pas longtemps là-bas, après elle revient.

La mère de madame Tchividjian a un chignon blanc, la peau très foncée, et de grandes rides sur les joues, ça lui donne l'air d'un chef indien, en plus petit. Elle ne

sait pas parler français, alors Maman ne lui dit que quelques mots, bien fort en articulant près de son oreille. Quand elle arrive dans l'immeuble, il faut qu'on sorte tous les trois sur le palier pour qu'elle nous voie. madame Tchitchi lui explique des choses sur nous en arménien qui ont l'air très intéressantes. Elle fait oui de la tête et ouvre de grands yeux. Elle se tourne vers Maman, elle monte la main au-dessus de la tête et elle pousse des petits cris : "Hou ! Grandi ! Grandi !", c'est le seul mot qu'elle a l'air de connaître en français. C'est rigolo de voir Tchitchi faire l'interprète alors que d'habitude elle nous demande de remplir tous ses papiers et même ses cartes postales.

Madame Tchividjian et ceux de sa famille sont arrivés en France bien avant la Guerre, on ne sait pas quand exactement. Ce qui est sûr c'est qu'ils ont quitté la Turquie peu après la naissance de madame Tchitchi. Je l'ai entendu raconter à Maman que les gens étaient partis à pied : "*Môma, elle marchait avec moi et pis ma sœur. Y avait pas de l'eau et Môma l'avait soif, alors l'a vu y avait un peu de l'eau dans un trou à cause du cheval, vous voyez Mâmansalem ? L'a pris dans sa main et l'a bu mais y avait les asticots là-dedans, l'a vomé. L'avait plus la force, alors, elle m'a posée à côté d'un arbre et l'a continué. Après ma tante l'a vu Môma pis l'a demandé 'Ben où qu'elle est Louciné ?' Môma l'a expliqué, alors ma tante m'a cherchée pis l'a marché avec moi sur son dos, L'était plus jeune que Môma, l'avait dix, douze ans.*" Jamais je n'ai entendu parler du père de Tchitchi.